

**Mes patrons se bagarrent !**

**Qui va gagner?**

**Céline Vallières**

À tous ces entrepreneurs qui par leur audace et leur leadership tracent la voie et procurent des emplois.

À tous mes clients pour leur confiance et pour m'avoir permis de comprendre un peu mieux les profondeurs de la nature humaine.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>CHAPITRE 1</b>	<b>: La petite fleuriste.....</b>	<b>6</b>
<b>CHAPITRE 2</b>	<b>: La discorde entre les patrons .....</b>	<b>9</b>
<b>CHAPITRE 3</b>	<b>: Les humanoïdes .....</b>	<b>13</b>
<b>CHAPITRE 4</b>	<b>: Les nuages du droit.....</b>	<b>17</b>
<b>CHAPITRE 5</b>	<b>: La sagesse amérindienne .....</b>	<b>21</b>
<b>CHAPITRE 6</b>	<b>: L’envolée.....</b>	<b>23</b>
<b>CHAPITRE 7</b>	<b>: Chacun a ses raisons .....</b>	<b>27</b>
<b>CHAPITRE 8</b>	<b>: Les employés paniquent .....</b>	<b>30</b>
<b>CHAPITRE 9</b>	<b>: Est-ce qu’on peut se parler?.....</b>	<b>34</b>
<b>CHAPITRE 10</b>	<b>: Les multiples facettes d’une histoire .....</b>	<b>43</b>
<b>CHAPITRE 11</b>	<b>: Nos lois privées.....</b>	<b>47</b>
<b>CHAPITRE 12</b>	<b>: La loi de cause à effet.....</b>	<b>52</b>
<b>ÉPILOGUE</b>	<b>: .....</b>	<b>55</b>

N.B. Toutes les citations du Dalaï-Lama que vous trouverez en tête de chapitre sont tirées du livre « L’art du bonheur » (1999), des Éditions Robert Laffont

## CHAPITRE 1 – LA PETITE FLEURISTE

*Au sein de cet environnement instable et turbulent,  
un seul élément reste constant : le changement.  
Dalai-Lama*

Katy se dirigeait vers le bureau des patrons d'un pas hésitant et douloureux tellement elle regrettait son geste. La honte la tenaillait, l'agitait; elle voulait même la renverser sur le sol. Impossible de s'en sauver. Elle devait tout avouer. Peut-être qu'ils lui pardonneraient, qu'ils lui donneraient sa chance. Peut-être que non. Il y a des choses que même les meilleurs employeurs n'effacent pas. Comment avait-elle pu?

Cela faisait déjà deux ans qu'elle travaillait dans ce centre jardin dont elle connaissait tous les coins d'ombre et de lumière. Thérèse, partie à la retraite, lui avait enseigné l'art de créer des bouquets et de marier les formes et les couleurs. Katy, comme une Alice au pays des merveilles, avait découvert un monde jusque-là inconnu. Il se constituait de fleurs, de feuillages, de rubans, de vases, d'odeurs terreuses et d'engrais. De petites fées et des lutins décoratifs y habitaient, même. Enfant du béton, elle s'y était épanouie, tout comme ces fleurs après les caresses du soleil sur la terre humide. Elle croyait que cet univers de beauté l'avait guérie. Apparemment non. Elle ressentit un vieil étau lui enserrer la gorge.

Conrad et François, comme tous les lundis matin, prenaient le café dans la mini-salle de réunion meublée d'une table et de quatre chaises; des affiches de paysages verts égayaient les murs beige autrement terne. Les deux associés planifiaient la semaine, discutaient des achats et des problèmes potentiels. Aucun employé ne devait les déranger, tous le savaient et respectaient leurs rares moments de rencontre. Katy se présenta dans le cadre de la porte et elle capta rapidement le regard irrité de Conrad. Elle respira à fond. Elle n'avait pas le choix, tout serait découvert aujourd'hui. Elle se racla la gorge et balbutia :

- Excusez-moi de vous déranger, je dois absolument vous dire une chose.

« Ça peut pas attendre? », protesta aussitôt Conrad en penchant la tête de côté, la moue au visage. Son humeur présageait le pire du pire. Les jambes de Katy ramollirent, mais pas en raison de ses 50 kilos. La voix quasi désespérée, elle s'excusa :

- Vraiment pas, c'est à propos d'une cliente et de moi, mais plus de moi en réalité. Je suis vraiment désolée, je n'aurais pas dû.

Diabole qu'elle se trouva maladroite. Une réelle pression faisait zigzaguer les mots qu'elle avait préparés et répétés des centaines de fois. François remarqua ses mains nouées sur sa veste grise et ses yeux baissés à la recherche de quelque chose d'invisible au sol. Elle était blême et vacillante. Il s'inquiéta et lui offrit une chaise, au désespoir de Conrad. Lui, il ne voyait que le temps filer par la fenêtre et une grosse soumission à terminer avant midi.

« Non, je préfère rester debout, ce ne sera pas long. » Puis, elle déversa son lourd fardeau, sans même respirer. « Vendredi, je suis allée porter les bacs de fleurs chez madame Lagacé. Au lieu de me payer par chèque, elle m'a donné 60 \$ en argent comptant. Eh bien, j'ai gardé l'argent et je ne peux pas le redonner. Je... je n'ai plus cet argent. C'était un emprunt et je voulais vous le remettre ce matin. Je vais vous le rendre, c'est promis. »

Débarrassé de sa bêtise, son corps put presque se détendre, même si l'orage grondait. Les tempes de Conrad gonflèrent, raides et explosives. Comme d'habitude, il lui gueula :

- Est-ce que tu viens de nous avouer que tu nous as volé 60 \$? Si tu ne l'as plus, qu'est-ce qui s'est passé avec cet argent?
- Je... j'en avais besoin. J'avais la garde de mon garçon de trois ans en fin de semaine et je voulais passer du bon temps avec lui. Je croyais que mon amie Jacinthe me passerait 60 \$ et je vous l'aurais remis ce matin, mais elle ne pouvait pas. Je regrette mon geste, j'aurais dû emprunter cet argent à quelqu'un d'autre.
- Excuse-moi, *mam'zelle*. Emprunter, ça veut dire demander une permission, faire une entente, tu vois le genre. Tu ne nous as rien demandé, alors c'est du vol. Je ne garde pas les voleurs à mon emploi.

François, de sa chaise, tendit le moignon qui lui servait d'avant-bras droit en direction de Conrad en lui demandant du calme. Tous savaient que François, cet ex-militaire, avait conduit son Jeep sur une mine malicieusement enfouie. Le visage marqué par trois grandes cicatrices sur la partie droite et une oreille à demi-arrachée cachée par ses cheveux châtons mi-longs représentaient un cadeau d'adieu à sa carrière. Son compagnon d'armes était mort sur le coup, charcuté en trois morceaux. L'Afghanistan lui avait apposé une signature indéniable de cruauté humaine. Était-ce à cause d'elle ou parce qu'il était comme cela avant? François était

profondément compréhensif et à l'écoute. Doucement, il la regarda de ses magnifiques yeux gris-vert et lui posa une question dont il savait qu'elle surprendrait son associé.

- Est-ce que nous devrions te congédier ou te faire confiance? Et si tu veux rester, pourquoi le ferions-nous?
- Gardez-moi, je suis une bonne employée, s'empressa-t-elle de répondre. J'ai fait une erreur, tout le monde en fait. J'ai tellement honte et je le regrette. Je ne sais pas quoi vous dire d'autre, retenez l'argent sur ma paie.

Cette fois, la colère de Conrad s'exprima, quoique plus contenue à l'égard de François.

- Un instant, je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas à elle de décider. Je crois que nous devons d'abord nous consulter.
- Tu as raison, je voulais juste te l'entendre dire. Bon, c'est correct. Katy, retourne à ton travail. Je dirai à la gérante de t'enlever des livraisons.

Conrad ajouta d'un ton hargneux : « et surtout, éloigne-toi de la caisse ». Cet ordre semblait provenir d'un samouraï insensible qui lui poignardait le ventre de son sabre puisque, de toute façon, elle ne touchait jamais à la caisse. Les yeux bleus de la fleuriste se remplirent d'eau. Elle pivota alors pour s'enfuir. Ce matin, aucune des grenouilles souriantes de céramique ni le chérubin qui pissait de l'eau dans la fontaine n'attirèrent son regard. Elle n'avait que des larmes désespérées à retenir.